

# **1er SALON de la POESIE de PEÏRA CAVA**

4 & 5 MARS 2006

LA GALERIE DES POETES

**LE CHANT DES VILLES  
DES POETES DISPARUS**



## **L'UTOPIE**

*...« L'île d'Utopie contient cinquante-quatre villes spacieuses et magnifiques. Le langage, les mœurs, les institutions, les lois y sont parfaitement identiques. Les cinquante-quatre villes sont bâties sur le même plan, et possèdent les mêmes établissements, les mêmes édifices publics, modifiés suivant les exigences des localités. La plus courte distance entre ces villes est de vingt-quatre miles, la plus longue est une journée de marche à pied. Tous les ans, trois vieillards expérimentés et capables sont nommés députés par chaque ville, et se rassemblent à Amaurote, afin d'y traiter les affaires du pays. Amaurote est la capitale de l'île ; sa position centrale en fait le point de réunion le plus convenable pour tous les députés.*

*Un minimum de vingt mille pas de terrain est assigné à chaque ville pour la consommation et la culture. En général, l'étendue du territoire est proportionnelle à l'éloignement des villes. Ces heureuses cités ne cherchent pas à reculer les limites fixées par la loi. Les habitants se regardent comme les fermiers, plutôt que comme les propriétaires du sol.*

*Amaurote se déroule en pente douce sur le versant d'une colline. Sa forme est presque un carré...*

*...Une ceinture de murailles hautes et larges enferme la ville et, à des distances très rapprochées s'élèvent des tours et des forts. Les remparts, sur trois côtés, sont entourés de fossés toujours à sec, mais larges et profonds, embarrassés de haies et de buissons. Le quatrième côté a pour fossé le fleuve lui-même.*

*Les rues et les places sont convenablement disposées, soit pour le transport, soit pour abriter contre le vent. Les édifices sont bâtis confortablement ; ils brillent d'élégance et de propreté, et forment deux rangs continus, suivant toute la longueur des rues, dont la largeur est de vingt pieds.*

*Derrière et entre les maisons se trouvent de vastes jardins. Chaque maison a une porte sur la rue et une porte sur le jardin. Ces deux portes s'ouvrent aisément d'un léger coup de main, et laissent entrer le premier venu.*

*Les Utopiens appliquent en ceci le principe de la possession commune. Pour anéantir jusqu'à l'idée de la propriété individuelle et absolue, ils changent de maison tous les dix ans, et tirent au sort celle qui doit leur tomber en partage.*

*Les habitants des villes soignent leurs jardins avec passion ; ils y cultivent la vigne, les fruits, les fleurs et toute sorte de plantes. Ils mettent à cette culture tant de science et de goût, que je n'ai jamais vu ailleurs plus de fertilité et d'abondance réunies à un coup d'oeil plus gracieux. Le plaisir n'est pas le seul mobile qui les excite au jardinage; il y a émulation entre les différents quartiers de la ville, qui luttent à l'envi à qui aura le jardin le mieux cultivé. Vraiment, l'on ne peut rien concevoir de plus agréable ni de plus utile aux citoyens que cette occupation. Le fondateur de l'empire l'avait bien compris, car il appliqua tous ses efforts à tourner les esprits vers cette direction.*

*Les Utopiens attribuent à Utopus le plan général de leurs cités. Ce grand législateur n'eut pas le temps d'achever les constructions et les embellissements qu'il avait projetés ; il fallait pour cela plusieurs générations. Aussi légua-t-il à la postérité le soin de continuer et de perfectionner son oeuvre.*

**Thomas MORE**  
**1478 - 1535**

## **Sonnet sur Paris**

*Un amas confus de maisons,  
Des crottes dans toutes les rues,  
Ponts, églises, palais, prisons,  
Boutiques bien ou mal pourvues ?*

*Force gens noirs, blancs, roux, grisons,  
Des prudes, des filles perdues,  
Des meurtres et des trahisons,  
Des gens de Plume aux mains crochues*

*Maint Poudré qui n'a pas d'argent,  
Maint homme qui craint le sergent,  
Maint fanfaron qui toujours tremble,*

*Pages, laquais, voleurs de nuit,  
Carrosses, chevaux et grand bruit,  
C'est là Paris. Que vous en semble ?*

**Paul SCARRON**

**1610 - 1660**

## **Un village... autrefois**

*Je sais sur la colline  
Une blanche maison,  
Un rocher la domine  
Un buisson d'aubépine  
Est tout son horizon*

*Là, jamais ne s'élève  
Bruit qui fasse penser  
Jusqu'à ce qu'il s'achève  
On peut mener son rêve  
Et le recommencer*

*Le clocher du village  
Surmonte ce séjour  
Sa voix comme un hommage  
Monte au premier nuage  
Que clore le jour !*

*Aux sons que l'écho roule  
Le long des églantiers,  
Vous voyez l'humble foule  
Qui serpente et s'écoule  
Dans les pieux sentiers :*

*C'est la pauvre orpheline  
Pour qui le jour est court,  
Qui déroule et termine  
Pendant qu'elle chemine  
Son fuseau déjà lourd ;*

*C'est l'aveugle que guide  
Le mur accoutumé  
Le mendiant timide  
Et dont la main dévide  
Son rosaire enfumé :*

*C'est l'enfant qui caresse  
En passant chaque fleur ;  
Le vieillard qui se presse  
L'enfance et la vieillesse  
Sont amis du Seigneur !*

*Ou quelque pauvre veuve  
Aux longs rayons du soir  
Sur une pierre neuve,  
Signe de son épreuve,  
S'agenouiller, s'asseoir*

*Plus d'une fleur nuance  
Ce voile du sommeil ;  
Là tout fut innocence  
Là tout parle d'espérance  
Et appelle le réveil*

*Paix et mélancolie  
Veillent, là près des morts,  
Et l'âme recueillie  
Des vagues de la vie  
Croît y toucher les bords.*

**Alphonse de LAMARTINE**

**1790 - 1869**

## **La vieille maison abandonnée**

*Le mur est gris, la tuile est rousse,  
L'hiver a rongé le ciment ;  
Des pierres disjointes la mousse  
Verdit l'humide fondement*

*La porte où file l'araignée,  
Qui n'entend plus le doux accueil,  
Reste immobile et dédaignée  
Et ne tourne plus sur son seuil.*

*Les volets que le moineau souille  
Détachés de leurs gonds de rouille,  
Battent nuit et jour le granit,  
Les vitraux brisés par les grêles  
Livrent aux hirondelles  
Un libre passage à leur nid !*

*De la solitaire demeure  
Une ombre lourde d'heure en heure  
Se détache sur le gazon :  
Et cette ombre, couchée et morte,  
Est la seule chose qui sorte  
Tout le jour de cette maison !*

*A l'heure où la rosée s'évapore  
Tous ces volets fermés s'ouvraient à sa chaleur,  
Pour y laisser entrer, avec la tiède aurore,  
Les nocturnes parfums de nos vignes en fleur.*

*La mère de sa couche à ces doux bruits levée,  
Sur ces fronts inégaux se penchait tour à tour,  
Comme la poule heureuse assemble sa couvée,  
Leur apprenant les mots qui bénissent le jour.*

*Moins de balbutiements sortent du nid sonore,  
Quand au rayon d'été qui vient la réveiller,  
L'hirondelle au plafond qui les abrite encore,  
A ses petits sans plume apprend à gazouiller.*

*Et les bruits du foyer que l'aube fait renaître,  
Montaient avec le jour, et dans les intervalles,  
Des aboiements du chien qui voit sortir son maître  
Les Claviers résonnaient dans le chant des cigales.*

**Alphonse de LAMARTINE**

**1790 - 1869**

## **Les Fenêtres**

*Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie.*

*Par-delà des vagues de toits, j'aperçois une femme mûre, ridée déjà, pauvre, toujours penchée sur quelque chose, et qui ne sort jamais. Avec son visage, avec son vêtement, avec son geste, avec presque rien, j'ai refait l'histoire de cette femme, ou plutôt sa légende, et quelquefois je me la raconte à moi-même en pleurant.*

*Si c'eût été un pauvre vieux homme, j'aurais refait la sienne tout aussi aisément.*

*Et je me couche, fier d'avoir vécu et souffert dans d'autres que moi-même.*

*Peut-être me direz-vous: «Es-tu sûr que cette légende soit la vraie?» Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis ?*

**Charles BAUDELAIRE**  
**1821 - 1867**

## **DANS LA RUE**

*C'est le trottoir avec ses arbres rabougris.  
Des mâles égrillards, des femelles enceintes,  
Un orgue inconsolable ululant ses plaintes,  
Les fiacres, les journaux, la réclame et les cris.*

*Et devant les cafés où des hommes flétris  
D'un oeil vide et muet contemplaient leurs absinthes  
Le troupeau des catins défile lèvres peintes  
Tarifant leurs appas de macabres houris.*

*Et la Terre toujours s'enfonce aux steppes vastes,  
Toujours, et dans mille ans Paris ne sera plus  
Qu'un désert où viendront des troupeaux inconnus.*

*Pourtant vous rêverez toujours, étoiles chastes,  
Et toi tu seras loin alors, terrestre îlot  
Toujours roulant, toujours poussant ton vieux sanglot.*

**Jules LAFORGUE**

**1860 - 1887**

## **Plainte de Charles Cros**

*Vrai sauvage égaré dans la ville de pierre,  
À la clarté du gaz je végète et je meurs.  
Mais vous vous y plaisez, et vos regards charmeurs  
M'attirent à la mort, parisienne fière.*

*Je rêve de passer ma vie en quelque coin  
Sous les bois verts ou sur les monts aromatiques,  
En Orient, ou bien près du pôle, très loin,  
Loin des journaux, de la cohue et des boutiques.*

*Mais vous aimez la foule et les éclats de voix,  
Le bal de l'Opéra, le gaz et la réclame.  
Moi, j'oublie, à vous voir, les rochers et les bois,  
Je me tue à vouloir me civiliser l'âme.*

*Je m'ennuie à vous le dire si souvent :  
Je mourrai, papillon brûlé, si cela dure...  
Vous feriez bien pourtant, vos cheveux noirs au vent,  
En clair peignoir ruché, sur un fond de verdure.*

**Charles CROS**  
**1842 - 1888**



## **Le Marché**

*Sur la petite place, au lever de l'aurore,  
Le marché rit joyeux, bruyant, multicolore,  
Pêle-mêle étalant sur ses tréteaux boiteux  
Ses fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'oeufs,  
Et, sur la dalle où coule une eau toujours nouvelle,  
Ses poissons d'argent clair, qu'une âpre odeur révèle.  
Mylène, sa petite Alidé par la main,  
Dans la foule se fraie avec peine un chemin,  
S'attarde à chaque étal, va, vient, revient, s'arrête,  
Aux appels trop pressants parfois tourne la tête,  
Soupèse quelque fruit, marchande les primeurs  
Ou s'éloigne au milieu d'insolentes clameurs.  
L'enfant la suit, heureuse ; elle adore la foule,  
Les cris, les grognements, le vent frais, l'eau qui coule,  
L'auberge au seuil bruyant, les petits ânes gris,  
Et le pavé jonché partout de verts débris.  
Mylène a fait son choix de fruits et de légumes ;  
Elle ajoute un canard vivant aux belles plumes !  
Alidé bat des mains, quand, pour la contenter,  
La mère donne enfin son panier à porter.  
La charge fait plier son bras, mais déjà fière,  
L'enfant part sans rien dire et se cambre en arrière,  
Pendant que le canard, discordant prisonnier,  
Crie et passe un bec jaune aux treilles du panier.*

**Albert SAMAIN**  
**1855 - 1900**

## **JE SUIS NÉ DANS UN PORT**

*Je suis né dans un port et depuis mon enfance  
J'ai vu passer par là des pays bien divers.  
Attentif à la brise et toujours en partance,  
Mon coeur n'a jamais pris le chemin de la mer.*

*Je connais tous les noms des agrès et des mâts,  
La nostalgie et les jurons des capitaines,  
Le tonnage et le fret des vaisseaux qui reviennent  
Et le sort des vaisseaux qui ne reviendront pas.*

*Je présume le temps qu'il fera dès l'aurore,  
La vitesse du vent et l'orage certain,  
Car mon âme est un peu celle des sémaphores,  
Des balises, leurs soeurs, et des phares éteints.*

*Les ports ont un parfum dangereux pour les hommes  
Et si mon coeur est faible et las devant l'effort  
S'il préfère dormir dans de lointains arômes,  
Mon Dieu, vous le vouliez, je suis né dans un port.*

**Jean de LA VILLE de MIRMONT  
1886 - 1914**

## **Pompéi**

*Par des chemins de fleurs, au temple qu'on voit là,  
Des prêtresses s'en vont. Leurs bandes triomphales  
Dansent cyniquement au rythme des crotales.  
Jamais tissu discret alors ne les voila.*

*Vénus veut des honneurs. C'est sa fête, et voilà  
Que la ville s'éveille. Et les chastes Vestales  
S'enfoncent tour à tour dans l'ombre de leurs stalles,  
Et le dieu de l'amour sourit dans sa cella.*

*Mais quel éclat nouveau, quel merveilleux effluve,  
Environnent ton front, malheureuse cité ?  
Le ciel met-il un nimbe à ta lubricité ?*

*Sur la ville en amour, l'implacable Vésuve  
Étendait, lourdement, ce grand linceul de feu  
Que vingt siècles d'efforts n'ont soulevé qu'un peu !*

**Léon-Pamphile LE MAY**

**1837 - 1918**

## **Car, Seigneur, les grandes villes**

*Car, Seigneur, les grandes villes  
sont décomposées et perdues.*

*La plus grande est fuite devant les flammes,  
il n'est pas d'espérance en leur desespoir  
et leur faible durée passe.*

*C'est là que vivent, dans la misère et la détresse,  
en de profondes chambres, des hommes au geste anxieux,  
plus angoissés que troupeau d'agneaux  
alors qu'au-dehors ta terre veille et vit,  
eux cependant, qui existent, ne le savent plus.*

*C'est là que des enfants, aux rebords des fenêtres,  
grandissent, à jamais plongés dans une même ombre,  
ignorant que dehors chaque fleur les appelle  
à un jour rempli de l'espace, du bonheur et du vent,  
il leur faut être enfant, ils le sont tristement.*

*C'est là que, pâles et blêmes, vivent des hommes  
Qui meurent étonnés du monde dur à vivre.  
Et nul ne voit la grimace béante  
Que devient le sourire de cette douce race  
Au long des nuits anonymes.*

**Rainer Maria RILKE**

**1875 - 1926**